

lève sur le drame ou la comédie, dont nul, quelque malin qu'il soit, ne peut dire les péripéties et le dénouement! Au milieu de la coquette d'une quadrille le monsieur lance un mot galant en passant, la jeune fille réplique d'une manière charmante. Il ôte de sa boutonnière un joli bouton de rose pour le donner. Et ce bouquet de l'ami préféré, on l'emporte pour sa chambre, et meurt-il dans un verre d'eau en attendant qu'on le couche, comme en un cercueil doré, dans la cassette des souvenirs?

Tout de même celle qui reçoit ces fleurs sent qu'elle est adorée, et son cœur s'en réjouit, comme celui des reines antiques, le jour où leurs sujets apportaient le tribut au pied de leur trône.

Le plaisir du moment doit-il nous ôter l'inquiétude de l'inconnue? On ne pense pas assez peut-être à ce personnage mystérieux qui nous apporte les délices du monde ou les soucis de la vie.

Théophile Gauthier a écrit des vers admirables sur l'inconnu. Pendant que je vis, disait-il, je passe par les forêts, plein de forces et de rires; je traverse les villages, souriant aux belles filles; j'allume ma cigarette à la pipe de l'ouvrier rencontré par les chemins: et, peut-être, le chêne qui abrita mes amours fournira la planche de mon cercueil, la fille à qui je souris fille mon suaire, l'ouvrier rencontré par hasard a forgé la croix de ma tombe?

C'est ainsi que l'inconnu nous enveloppe de toutes parts, et nous autres femmes, plus que les hommes encore. Ils savent, eux, vers quel but ils dirigeront leur vie, à quels travaux ils la consacreront, et si tous n'arrivent pas à toucher au terme de leurs ambitions, ils ont du moins une règle qui les soutient. Mais nous, qui vivons par le sentiment, n'y a-t-il pas de quoi devenir folles en songeant à la part que le hasard tient dans notre vie? Je ne comprends pas qu'une jeune fille de dix-huit ans entre dans un salon sans un frémissement semblable à celui qu'aurait un condamné à mort, en plongeant la main dans une urne d'où il retirerait, comme un numéro de loterie, l'ordre de son exécution ou les lettres patentes de sa grâce! C'est parmi des inconnus qu'elle trouvera celui qui doit l'aimer et celui qui doit l'épouser. Tel est venu ce soir-là, on ne sait pourquoi, qui fera son malheur: tel autre, l'être exquis qu'elle eût adoré, n'y est pas, pour la plus futile des raisons. Et voilà comment se règlent nos destinées. Une légende persane, pour expliquer certains amours subites et profondes, dit que les dieux créent les âmes deux à deux. Mais ces dieux, en les jetant dans le monde, ont oublié de donner aux êtres faits l'un pour l'autre un signe de reconnaissance; et, en cela comme en tant d'autres choses, ils nous laissent la liberté de contribuer à notre destinée, en choisissant bien et en faisant en sorte qu'on soit bien choisi.

MAUD.

LE MARIAGE CHINOIS.

Il arrive souvent chez les Chinois que l'on contracte des alliances pour des enfants qui ne sont pas encore nés. Deux mères se promettent mutuellement de marier leurs enfants. On écrit la promesse de mariage sur un livre doré sur tranche, qui ne contient qu'une feuille; on dépose des arrhes, et ces formalités une fois remplies, il est impossible de se rétracter; il faut que le mariage ait lieu, excepté dans un seul cas, celui où l'un des futurs époux serait lépreux.

Comme on le voit, il n'est pas question le moins du monde du consentement des parties intéressées. Les jeunes filles vivent dans une réclusion absolue jusqu'à l'époque de leur mariage. Aussi, les romans

sont-ils fort rares en Chine, mais les ménages n'y sont pas moins nombreux; au contraire.

Lorsqu'une Chinoise est en âge d'être mariée, le code des lois a prévu cinq cas où elle ne devait pas être épousée:

- 1o Si elle est d'une famille dont les mœurs soient répréhensibles;
- 2o Si elle est d'une famille de rebelles;
- 3o S'il y a eu dans sa famille quelque supplicé;
- 4o S'il y a dans sa famille une maladie traditionnelle;
- 5o Si son frère aîné est mort.

Les Chinois, comme vous le voyez, sont fort pointilleux et gens de précautions.

Ordinairement, ce ne sont pas les parents qui font les premières démarches pour conclure un mariage; il y a des négociateurs d'office des deux sexes qui en font métier, comme pour les autres genres de commerce, moyennant un droit de courtage.

Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil. Des Chinois, avant nous, avaient eu l'idée de la *profession matrimoniale*! Pends-toi, brave Crillon!

C'est un déshonneur pour les filles de n'être pas fiancées à l'âge de dix ans.

Lorsqu'on se dispose à faire les fiançailles, les parents du garçon avertissent ceux de la fille de fixer le jour, et lorsqu'il est arrivé, l'entremetteur de mariage, accompagné de deux hommes et de deux femmes, se présente à la maison de la fiancée avec les présents d'usage renfermés dans différents paniers. Dans l'un, est la promesse de mariage, autour de laquelle sont placés différentes espèces de fruits. Aux quatre coins du panier, sont des piastres rangées en piles. Un autre panier contient un jambon frais pesant environ 12 livres. Un troisième renferme du vermicelle.

A l'arrivée des porteurs, on tire des pétards en signe de réjouissance; alors, la fiancée paraît et partage le jambon aux personnes présentes. Elle envoie ensuite au futur époux des présents de la valeur de ceux qu'on lui a offerts.

Après les fiançailles, le père de la fille ne tarde pas à demander de l'argent à son gendre futur. La somme la plus modique pour prix d'une femme est d'environ 40 piastres. Le prix le plus ordinaire est de 70 à 80 taëls; le taël vaut environ 35 piastres. Le futur époux n'obtient sa femme que lorsqu'il a payé entièrement le prix convenu, sans compter les frais de nocce.

Le jour du mariage étant arrivé, le courtier, accompagné des porteurs de palanquin, prend les devants, après avoir toutefois consulté l'astrologue, pour savoir si le jour est heureux ou néfaste; dans ce dernier cas on se munit d'une grosse pièce de chair de porc crue, afin que le démon, qui sous la forme d'un tigre, penserait à contrarier la nocce, tout occupé de dévorer ce morceau, la laisse tranquille, et qu'il n'arrive rien de fâcheux.

De son côté, la fiancée, levée avant l'aurore, a fait une toilette complète; elle s'est parée de ses plus riches bijoux, de ses plus beaux vêtements. Le tout est recouvert de ce qu'on appelle l'habit de nocce; c'est une grande mantille dont elle est complètement enveloppée.

On l'affuble d'un énorme chapeau en forme de corbeille, qui lui couvre toute la figure, puis elle monte dans un palanquin rouge, suivit d'un ou plusieurs coffres de la même couleur, contenant son trousseau. Le plus souvent ce coffre ne renferme que de vieilles jupes et des chiffons sur lesquels on voit souvent pulluler, hélas! toute sorte de vermine, cortège peu poétique pour une mariée! Il est d'usage que toutes les personnes qui forment le cortège pleurent jusqu'à leur arrivée à la maison du mari; les pleureurs, qui suivent ailleurs les enterrements, suivent là les mariages. On s'arrête à

l'entrée de la maison, et loin de venir au devant de sa femme, le mari va s'enfermer dans une chambre. Le courtier vient l'y chercher pour le conduire au palanquin qui attend à la porte. Il en ouvre la portière, l'épouse sort, et après les trois genuflexions d'usage à la tablette des ancêtres, tous deux se mettent à table, servis par le courtier. Le repas terminé, les époux entrent dans leur chambre, et c'est seulement alors que le mari ôte le chapeau de sa femme et voit sa figure pour la première fois de sa vie. Qu'elle soit jolie ou laide, borgne, bossue, difforme, il doit en prendre son parti et paraître fort content de son lot, à moins qu'il ne préfère abandonner la dot, auquel cas il peut renvoyer la femme. La dot et la femme sont inséparables. La Chine n'est pas le seul pays où les choses se passent ainsi.

Après cet examen, les parents, amis et conviés sont admis à leur tour à contempler la nouvelle mariée; la fiancée est présentée à son beau-père et à sa belle-mère auxquels elle fait trois profonds saluts; ensuite, viennent les visites de cérémonie aux autres parents et invités, et la fête se termine par quelque farce jouée par des bateleurs de profession.

La gravité chinoise n'admet ni les danses, ni cette gaieté qui sont le complément habituel de nos mariages; mais d'un autre côté, ils se permettent sans scrupule ces propos peu mesurés qui font horreur aux honnêtes gens.

De tels mariages, conclus au hasard, n'ont rien de bien attrayant; mais si leur fortune leur permet de nourrir plusieurs femmes, la polygamie est légalement permise aux Chinois. Les riches regardent cette tolérance légale comme une compensation. Ils peuvent espérer, à la fin, de trouver dans le nombre une femme à leur gré.

Un mois après la nocce, la jeune épouse est ramenée dans sa famille par son mari, qui l'y laisse pendant quatre ou cinq semaines. Durant ce temps, elle reprend ses occupations de jeune fille et sert ses parents comme elle le faisait avant son mariage; mais ensuite, si parfois elle vient visiter ses parents, on ne la regarde plus alors que comme une étrangère.

Voici donc la Chinoise mariée; son mari est-il enchaîné à elle pour toujours? Non pas; la loi a prévu sept cas dans lesquels un Chinois peut renvoyer sa femme. Elle est répudiable:

- 1o Si elle manque de soumission envers son beau-père ou sa belle-mère;
- 2o Si elle n'a point d'enfant;
- 3o Si elle a une conduite légère;
- 4o Si elle a une maladie incurable;
- 5o Si elle est jalouse;
- 6o Si elle est voleuse;
- 7o Si elle parle trop.

Un moraliste mal appris dirait qu'il y a bien des femmes fort heureuses de ne pas être des Chinoises!

Une fois mariées, les femmes peuvent se montrer, soit dans les rues, soit à leurs balcons; mais si leur mari est tant soit peu riche, quand elles sortent, elles ont des chaises à porteur et jusqu'à vingt porteurs à la fois suivis de domestiques.

Quant à ces chaises à porteurs, il faudrait la plume d'un poète pour peindre la variété des couleurs, des draperies, des rubans et autres ornements qui parent ces voitures. Ce qui manque en fait de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité. C'est le mot de cet ancien: "Tu l'as fait riche, ne pouvant la faire belle."

A. VIR.